

Intersections

Les rues d'une ville sont comme les rides d'un visage : elles sont l'expression même de la vie. La vie s'inscrit dans une ville grâce à ses rues, ses endroits publics, d'où peuvent s'exclamer ceux-là même qui vivent en son sein, de la même façon que les rides d'un visage sont l'expression de celui qui a vécu. Ces marques sont une nécessité pour la vie elle-même : elle n'a d'autre choix que de creuser la face de l'être humain, de le modeler, afin que celui-ci puisse s'exprimer, qu'il devienne un vi-sage, enfin ; elle n'a d'autre possibilité que de creuser son chemin pour laisser s'élever les clameurs des habitants, peuplant celle qu'on appelle, vi-llé. Les rides d'un visage et les rues d'une ville sont la condition même de l'expression de la vie, et non seulement la simple trace, triste preuve, de ce que la vie fait à l'être humain, de ce que la vie fait à la ville. On devine donc à travers elles, cette volonté implacable, qui cherche son chemin, quoi qu'il arrive.

Pour autant, ce n'est pas que la vie n'ait pas eu plus de difficultés dans certains cas que d'autres. Parce que ce sont les difficultés qui donnent du caractère à la vie, on devine le caractère des villes, comme des visages, aux ridules qui les traversent. Beyrouth, traversée par des milliers de ridules sinueuses et profondes, est le visage d'une vieille femme qu'on aurait presque réussi à assassiner mais qui aurait repris connaissance dans un dernier soubresaut. Comme beaucoup des plus vieilles cités du monde du Moyen Orient meurtries, la tentative de destruction de Beyrouth provient d'une volonté de vivre comme conditionnée par la destruction de l'ancien. C'est la volonté d'un « tuer la mère » par des fils dont les souvenirs familiaux pèseraient trop lourd. C'est l'envie d'un nouveau visage, premier, sans précédent ; celle d'enfouir un héritage.

Mais Beyrouth est restée debout. La vie ne l'a pas quittée, même si certains de ses habitants sont partis ou ont disparu. Elle s'est même agrandie, poussant la mer et les montagnes qui l'encerclent, comme un bras d'honneur fait à ceux qui voulaient sa mort. Heurtée, néanmoins, elle accuse réception de ce que ses fils lui reprochent. Beyrouth, parce qu'elle est mère, souffre du désamour de

ses enfants et, traumatisée, se remet en question. Entre compromis et résistance, la capitale libanaise cherche à concilier ce qu'elle était avec ce qu'on a voulu qu'elle soit, cherchant à éviter le fatal matricide.

Entre tradition orientale et modernité occidentale, ses rues, après ses habitants, indiquent cet égarement. Reformées par les tirs d'obus qui ont déstructuré l'architecture de l'ancienne ville, elles ont été redessinées par les constructions des gratte-ciels récents. Elles sont devenues les interstices entre les anciennes bâtisses magnifiques que la végétation recouvre, et les monticules d'ordures, rejet d'une modernité qui sacage l'environnement, obligeant les rares passants à marcher là où les voitures circulent. Les seules rues d'envergure, à la chaussée existante, sont celles du souk de « Downtown », le centre ville. Celles-ci, délaissées par les libanais mais parcourues par les étrangers des pays du Golfe, sont protégées par les militaires. Et ces rues où les petits commerçants ont été remplacés par les enseignes de luxe de grandes marques européennes contrastent évidemment avec les quartiers sud de la ville, camps de réfugiés peuplés par les palestiniens, que les militaires, cette fois, empêchent de sortir.

Dans cette ville écartelée vit un jeune homme. Chrétiens orthodoxes, ses parents attendaient une fille et avaient prévu d'appeler leur enfant du nom de la sainte vierge. Le jour de sa naissance, l'infirmière leur a trouvé une alternative, et ce fut Martin.

Ce jeune homme, comme la plupart des libanais des classes aisées, ne se déplace qu'en voiture. La chaussée, il ne l'effleure que pour entrer aussitôt dans les immeubles d'Achrafieh, le quartier chrétien, s'abriter du soleil de la Méditerranée. Beyrouth fait partie des malheureuses villes dans lesquelles il est dévalorisant de ne se déplacer qu'à pied. Ainsi les riches ont leur voiture, les plus pauvres crient « service ! » à la recherche d'un taxi. Si Martin ne parcourt Beyrouth que depuis l'intérieur de sa voiture climatisée, il en connaît néanmoins chaque recoin, chaque rue sinueuse parce qu'il a appris à s'y engouffrer avec précision ou à renfort de klaxon.

Comme tous les libanais, Martin est pris dans le déchirement de sa ville : fruit d'un héritage traditionnel religieux inchangé depuis des siècles, il fait partie d'une des premières générations confrontées aux importations culturelles

occidentales modernes. Ainsi, la voiture est le moyen de faire le trajet entre ces deux mondes. Martin prend sa *siyyara* pour aller dans les clubs les plus réputés de la capitale, des rooftops aux surfaces incroyables, dont la brise marine de la côte laisse parfois place aux effluves des dépotoirs d'une crise des ordures qui n'en finit pas. Elle lui permet de passer de la demeure parentale, qu'il ne quittera qu'une fois marié, aux rues enfiévrées de Mar Mikhael. Parfois, Martin y embrasse parfois des filles. Mais il ne va jamais plus loin.

Le fait que Martin puisse, grâce à sa voiture, naviguer facilement d'un monde à l'autre a une contrepartie ; la modernité occidentale amène avec elle la critique de ceux qui ont donné naissance au jeune homme. Martin, dont les parents se sont mariés par convenance, fait face à ce dégoût venu d'ailleurs, pour ce qui a été pendant de nombreux siècles, la norme. Le jeune homme voit la critique du mariage par convention comme un crachât sur son être tout entier. Un temps en colère, Martin revendiquait alors l'amour que lui racontait sa mère. Elle même disait avoir « appris à aimer » son père et Martin trouvait beau l'idée de faire fleurir son cœur.... Puis, adolescent, prenant conscience que son père trompait sa mère, de l'hypocrisie de la tradition qui l'avait fait naître, laquelle refusait la liberté d'aimer, mais acceptait, pour certains, celle d'aller voir ailleurs, une déchirure est née.

Depuis lors, Martin rêve d'un amour purifié. Si Beyrouth la schizophrène n'a eu d'autre choix que de vivre la dualité, de tenir, déchirée, la tradition d'une main et la modernité de l'autre, lui le refuse. Pour sauver son être bafoué par les considérations occidentales modernes, il veut réconcilier la tradition qui l'a conçu avec elle-même. Cette réconciliation passe par l'espoir de vivre l'Amour voulu par Dieu, dans lequel la liberté n'a pas sa place, ou plutôt, s'accorde avec la volonté du Tout Puissant. Une liberté à laquelle il ne pourra échapper, et qu'ainsi, il lui sera impossible de corrompre. Et parce que la sexualité est par essence, aux yeux du jeune homme, incontrôlable, le pulsionnel s'est retrouvé sur l'autel. C'est pourquoi Martin est à la recherche de la sainte vierge, qu'il ne pourra qu'aimer et qui ne pourra que l'aimer en retour. Et si Martin prie chaque jour pour qu'on le sauve de la tentation, c'est parce qu'il croit dans un désir fruit du plus pur amour, si haut, qu'il peut souffrir toutes les frustrations du monde pour une seconde de son élixir.

Un jour Martin rencontre Nour. A dire vrai, il la renverse presque avec sa voiture, parce que Nour ne se déplace qu'à pied. Venue de Paris où elle a appris toute sa vie à courir pour attraper bus, trains et métros, Nour ne veut pas se déplacer autrement dans cette ville à peine plus grande que trois arrondissements parisiens. La jeune femme est française mais a élu domicile à Beyrouth comme nombre d'européens aux fantasmes orientalistes. Ce fantasme, elle l'a hérité de ses parents qui lui ont fait don d'un prénom qui signifie Lumière en référence à cet orient imaginé étincellant.

Et puis Nour, comme Martin, est prise dans ce même dualisme, quoiqu'un peu différemment. Paris, contrairement à Beyrouth, n'a pas été ravagé par la guerre. Si la ville ne craint pas d'afficher fièrement dans ses rues les vestiges d'une Renaissance qui renvoie à une certaine tradition gréco-romaine mais aussi chrétienne, c'est parce que la modernité occidentale a définitivement gagné, sans concession, depuis plusieurs siècles maintenant. Pourtant, parce que cette victoire en France correspond au refoulement brutal d'une certaine ère civilisationnelle, Nour n'est pas tranquille. Si Nour est une enfant de cette modernité, elle voit en elle-même et dans sa ville, planer l'ombre d'un passé refoulé. Elle sent bien que cette liberté que la modernité lui vend se conjugue d'abord au masculin ; que les âmes des femmes accusées de sorcellerie, anciennes mystiques ou guérisseuses, plânent dans les rues de la capitale. Elles la réveille la nuit, lui chuchotant que c'est sur les cendres des bûchers des femmes libres d'hier jugées par le Parlement de Paris qu'on parle aujourd'hui de modernité sexuelle. Nour sait bien que si elle n'a pas à faire de sacrifices, contrairement à Martin, c'est parce que la société a déjà été purgée par d'autres.

Nour considère donc la liberté d'aimer occidentale comme un leurre, un leurre très bien vendu, certes, surtout aux hommes. C'est pourquoi comme Martin, Nour redoute ce que lui propose sa société en matière d'amour.

Mais contrairement à Martin, elle réfléchit d'après ce que la société lui refuse, c'est à dire sa sexualité. En fait, la jeune femme, parce qu'elle n'a de désir que pour les hommes dont elle est amoureuse, craint la passion qui s'efface avec la dissipation des sentiments. Elle comprend qu'elle a été éduquée à désirer celui

qu'elle aime, mais pas à connaître et à accepter ses pulsions. C'est pourquoi Nour veut connaître son désir profond, réflexif, animal, afin qu'il corresponde, sans fin, à celui qu'elle aura choisi. Ainsi, contrairement à Martin, elle ne pense pas que le véritable amour puisse naître indépendamment de tout désir. Elle le veut d'abord dans toute son animalité pour qu'il puisse être. Elle croit qu'il n'y a rien de plus pur qu'un instinct, raison pour laquelle l'amour doit s'ancrer dans l'authenticité charnelle.

Nour est donc une femme venue chercher dans ce qu'il reste de tradition au monde -qu'elle ne soit pas la sienne lui importe peu- ce qui fut refoulé. Telle une archéologue, elle scrute au plus profond d'elle-même, comme dans les décombres des rues de Beyrouth, les éventuelles traces de ses désirs primaires. Martin, lui, comme la ville dans laquelle il est né, cherche à se reconstruire, à prouver qu'il n'a pas dit son dernier mot, que malgré ses blessures, son existence est légitime. Ayant l'impression que ses ancêtres ont égaré le message qui leur a été envoyé par le ciel, il cherche, comme Beyrouth et ses hautes tours d'acier sur lesquelles il aime à faire la fête, à se rapprocher un peu plus de Dieu...

Alors logiquement, tous deux s'attirent parce qu'ils ont senti l'un chez l'autre le même déchirement, le même idéal quoique chanté sur deux tonalités. Quand Nour va ressentir pour la première fois du désir pour un homme qu'elle n'aime pas, Martin va tomber amoureux pour la première fois d'une femme qu'il ne désire pas. Martin et Nour sont comme deux aimants qui s'attirent et se repoussent simultanément. Il y a d'abord le fait que Martin aime une femme qui désire librement et qui le montre : entre Nour et la sainte vierge qu'il attendait, il y a tout un monde. Et puis il y a l'incompréhension de Nour face à un homme qui se refuse, ce à quoi elle n'avait jamais été confronté en France.

Ces frustrations et incompréhensions sont alimentées par le fait que Nour et Martin n'ont pas de lieu à eux. La rue leur est refusée, se prendre la main y est mal vu. Seuls les étrangers qui ne connaissent rien aux mœurs osent se bécoter sans craintes : la première fois que Nour a voulu embrasser Martin à pleine bouche dans la rue, le jeune homme lui a tendu sa joue et lui a chuchotté à l'oreille que pour cela, il faudrait l'épouser. Les gens parlent dit Martin, et s'aimer

est conditionné... Il y a les soirées dans lesquelles Martin emmène Nour. Si, là bas, les jeunes gens peuvent se laisser davantage vivre, Martin reste toujours très attentif à ne jamais trop toucher la jeune femme. Au moindre baiser ses yeux balayent la salle à l'affut d'un jugement. Quant à la demeure des parents de Martin, Nour l'apercevra rapidement, un jour que Martin s'y arrêtera brièvement en voiture, mais n'aura jamais le droit d'y mettre les pieds. La mère de Martin ne veut pas entendre parler de cette française aux mœurs incorrectes qui a pris le cœur de son fils... Il y aurait bien, autrement, la petite chambre que loue Nour, mais Martin n'ose y monter. Il y a d'abord la peur des voisins, ces gens qui parlent, toujours : le concubinage est interdit. Et puis, en vérité, Martin aurait presque l'impression de salir ce qu'il y a entre eux, rien qu'à montrer qu'il désirerait bien, lui aussi, monter discrètement les marches vers l'appartement. Et quand Nour insiste Martin se referme sur lui-même, presque outré.

C'est ainsi que la voiture de Martin est devenue le seul lieu dans lequel les deux jeunes gens peuvent se laisser aller à plus d'intimité. C'est là qu'ils remarquent progressivement leur étrange symétrie. A baisers non réfrénés, déchargés de toute culpabilité d'avoir été celui qui va dans la chambre d'une fille, Martin s'aperçoit que son amour n'est pas venu sans désir, et, c'est également ici que, grâce à des discussions débarrassées de la peur d'être entendus, Nour constate bientôt que son désir pour ce garçon fait battre son cœur. Seul lieu offert par la société, entre espace public et privé, la voiture est l'endroit clos où leurs deux âmes peuvent s'échapper et s'étreindre. Abris pour amoureux, non-lieu pour le reste du monde : on peut prétendre, derrière les vitres teintées, que rien ne s'y est passé quand au contraire tout arrive. C'est là que Nour et Martin peuvent faire l'amour pour la première fois.

Martin qui renverse presque Nour à l'embranchement de la rue de Damas et celle de Sodeco, c'est une rencontre à un carrefour. C'est une femme à la recherche d'amour charnel qui croise un homme en quête d'amour platonique. C'est en même temps la coïncidence de deux mondes, qui se répondent, dans leurs intersections respectives entre modernité et tradition, dans un étrange jeu de miroirs. Ce sont deux trajectoires qui se croisent et deux être qui se trouvent.

C'est aussi la rencontre de deux jeunes gens qui regardent dans deux directions différentes, et qui très rapidement ne se reflètent plus. Leur amour aussitôt contemplé, leur chemin doit continuer. C'est pourquoi, comme la simultanéité d'un feu qui passe au vert pour une piétone et celui qui passe au rouge pour un automobiliste, les deux jeunes gens ne sont faits pour rester ensemble que le temps que la circulation reprenne.